

# *La Crèche bisontine* par Auguste Bailly,

17<sup>e</sup> édition, reproduction de celle de 1865

Dans le texte d'origine, Barbizier, La Naitoure et Compère Verly parlent en patois.  
Les passages en patois sont traduits en français. (Traduction d'après *La Crèche* de Jean Garneret, 1974)

## **PERSONNAGES**

BARBIZIER, vigneron de Besançon.

Le compère VERLY, confident de Barbizier.

NAITOURE, femme de Barbizier.

Le frère BLAISE, solitaire de la montagne.

Le frère ÉTIENNE, quêteur.

La sœur ANGÉLIQUE, de l'hôpital.

L'avocat BARTHELOT.

Mère JACQUOTTE ou la Tousseuse.

Le MAGNIN (chaudronnier).

Le RACLE-CHEMINÉE (petit ramoneur).

La COQUETTE.

Les trois Rois Mages : BALTHAZAR, GASPARD et MELCHIOR, et leur suite.

CHŒUR DES ANGES.

CHŒUR DES BERGERS.

La scène représente la grotte de Bethléem. Dans le fond, vue de la ville de Besançon dominée par la citadelle, et plus loin la colline de la Chapelle-des-Buis.

En avant de la scène, à gauche, la maison de Barbizier ; à droite, dans les rochers, celle du Solitaire.

## **1<sup>ER</sup> ACTE**

*Avant le lever du rideau, on chante ce qui suit*

Nuit sombre (*bis*), suspends ta carrière (*bis*),  
Et fais place au jour le plus doux  
Celui qui créa la lumière  
Descend aujourd'hui parmi nous.

### **Scène 1<sup>re</sup> — LES ANGES ET LES BERGERS**

#### *CHOEUR DES ANGES*

Gloria, gloria in excelsis Deo.  
Gloria, gloria in excelsis Deo.

#### *CHOEUR DES BERGERS*

Que de cris d'allégresse !  
Quels chants mélodieux  
Dans les cieux !  
On répète sans cesse  
Que gloire soit à Dieu  
La paix dans ces bas lieux.

#### *UN BERGER*

Ô vous que j'aperçois  
Répondez-moi  
Sans contrainte  
Et sans feinte,  
Qu'annoncez-vous aujourd'hui  
Environ l'heure de minuit ?

#### *UN ANGE*

J'annonce un mystère  
Sur la terre  
Qui va faire  
Le bonheur de l'univers :  
Un Dieu vient briser vos fers.  
Soyez dans la joie ;  
Le ciel m'envoie  
Pour vous dire  
Qu'il désire  
Que vous partiez promptement  
Pour aller adorer l'Enfant.

*LES BERGERS (chanté)*

Bel ange, sans les pastoureaux  
Que feront nos troupeaux ?  
Ah ! Ils s'égareront dedans ces bois là-haut.  
Le loup viendra  
Sanglant et ravissant.  
Avecque sa grand'griffe,  
Griffe, griffe, griffe,  
Avecque sa grand'griffe  
Il prendra les plus beaux.

*LES ANGES (chanté)*

Allez, bergers, ne craignez point,  
Celui qui est sur le foin  
Encor qu'il soit petit, il en aura du soin.  
S'il est enfant,  
Il est Dieu tout puissant.  
Il gardera vos troupes  
Toutes, toutes, toutes,  
Et n'ayez aucun doute  
Du loup ravissant.

*LES BERGERS, en se retirant.*

Chers bergers, quittons ces plaines,  
Partons sans différer :  
Un Dieu vient briser nos chaînes,  
Allons tous l'adorer.  
Puisque l'Ange a parlé,  
Allons à Bethléem, car c'est là qu'il est né.  
Allons-y tous, ne soyons pas surpris  
Qu'un lieu si misérable,  
Qu'une pauvre étable,  
Qu'un lieu si misérable  
Soit le paradis.

*LES BERGERS*

Tous les bergers de nos villages  
Ont abandonné leurs troupeaux ;  
Pour rendre au Seigneur leurs hommages  
Ils sont sortis de leurs hameaux,  
Sans craindre qu'en leur bergerie  
Le loup cruel et ravissant  
N'égorge au milieu des prairies,  
Quelqu'un de leurs agneaux paissant.

(On peut à cet endroit chanter « Allons tous à la crèche ».)

## Scène II — LE COMPÈRE VERLY ET NAITOURE

### LE COMPÈRE, seul

Mais que grand Dieu est-ce qu'on entend par ici ? Chacun se réjouit. On n'entend que chanter, danser, sauter, cabrioler de tous côtés. Tous les gens de notre village sont dans un trépignement que personne ne peut arrêter. Est-ce qu'un roi naîtrait pour mener tout ce tintamarre ?

Il faut que j'aie trouvé le compère Barbisier ; lui qui est si curieux d'apprendre de bonnes nouvelles, celle-ci sera bien bonne à lui apprendre, au moins.

Et puis, il est savant, le compère, lui qui est allé à l'école guère moins d'une demi-année. Maintenant encore, quand les académiciens s'assemblent pour parler de la pluie et du beau temps, c'est lui qui avec une grande perche bouscule les écoliers qui font du bruit.

Dame, il me faut vite aller, car je n'ai pas de temps à perdre.

*(Il appelle Barbisier en frappant à la porte.)*

Compère, compère...

Il ne répond pas, le Compère. Je crois par ma foi qu'il est sourd, ou qu'il a mis du coton dans ses oreilles.

Compère..., Compère..., je veux vous conter une grande nouvelle.

### NAITOURE, paraissant à la fenêtre

*(Avec rapidité.)*

Qu'est-ce que vous lui voulez, au Compère ? Venez-vous déjà chercher Barbisier pour boire ? N'est-ce pas assez de boire le jour sans boire encore la nuit, buveurs que vous êtes, ivrognes, sacs-à-vin, piliers de cabaret que vous n'en sortez que pour y entrer ; et puis quand vous revenez à la maison, ce n'est que pour battre ces pauvres malheureuses de femmes.

### LE COMPÈRE

Mais non, mais non, ma pauvre chère amie, que je ne viens pas le chercher pour boire, au moins ; je viens lui apprendre une bonne nouvelle qu'il sera bien aise de savoir.

### NAITOURE

En ce cas, attendez-le au coin de la rue, entendez-vous bien.

*(Elle referme la fenêtre violemment.)*

### LE COMPÈRE

Eh ! bien, mes chères bonnes gens, l'avez-vous entendue, cette notion-ci... taratata..., tout comme le moulin de Tarragnoz. L'attendre au coin de la rue !... Je m'en vais l'attendre au coin du feu.

*(En s'en allant.)*

Je ne sais pas ce que devient depuis quelque temps cette drôlesse de femme-ci... Que le bon Dieu la rapatafiolle !

### Scène III — BARBIZIER, *seul*

Mauvais putois mange l'hiver, la grêle et les mauvaises années. Depuis le temps qu'il nous faut manger le pain si cher, nous sommes des gens d'un bien pauvre métier, au moins, mais gras comme des tuiles de bois, mal vêtus, mal nourris, mal hivernés. Manger un peu de gaude démêlée (délayée) avec un peu d'eau, un peu de soupe à l'oignon, voici la vie (la subsistance) de ces pauvres vigneron de Besançon. Mais ceci n'est pas tout. Ce qui me fait encore le plus dépit, c'est que j'ai une bénite notion de femme qui me fait bien des maux, sans compter les peines, au moins ; la gaillarde, par ses caprices et sa mauvaise humeur, met toujours le ménage en rumeur. Je ne sais morguene pas ce qu'elle devient, cette notion-ci. Autrefois, quand j'étais plus jeune, c'était toujours : mon pauvre cher ami par ci, mon pauvre cher ami par là ; maintenant, je ne reviens pas une fois à la maison qu'elle ne me dise : — Chien d'ivrogne, pilier de cabaret — Hier au soir, sans aller plus loin, je rentrais de la vigne, tout mouillé, tout trempé de sueur ; je ne savais pas seulement où poser ma hotte. La notion n'était pas à la maison. Elle rentre ; eh ! bien, tout en rentrant, elle me dit : Te voici, chien d'ivrogne ; tu n'as encore rien fait aujourd'hui, paresseux ! Elle me dit ivrogne, moi qui n'avais dans la panse qu'une goutte de piquette et un peu de soupe à l'oignon que j'avais mangée à mon midi. Elle me dit paresseux, moi qui avais fait dans ma journée un bon demi-cent de fosses. Enfin, j'ouvre notre cuisine : qu'est-ce que je vois dedans ? Le balai d'un côté, l'arrosoir de l'autre (c'est un entonnoir pour arroser le plancher avant de balayer), le berceau de l'enfant au beau milieu de la chambre, et le vase de nuit qui était encore plein de la veille. — Si le bon Dieu ne me retenait pas, je prendrais mon fessou à deux mains, je lui en donnerais un coup sur la nuque qui lui en ferait retourner la tête du côté de la Chapelle-des-Buis, au moins. — Et puis ce Compère qui me dit toujours : Compère, elle est jeune, elle se fera, elle se corrigera... elle est jeune... elle est jeune... c'est bien en quoi qu'elle est jeune qu'il faut lui battre les épaules, lui donner un bon coup sur le nez, et lui former un caractère tout nouveau (à la place de) celui qu'elle a ; qu'il faut l'empêcher de s'envenimer de tant de choses qui portent la dissention dans le ménage et font retourner la tête des hommes. Ah ! Mes bonnes gens, je n'aurais jamais fin si je voulais tout vous raconter... Mais, en parlant de choses et d'autres, on m'a dit que le Compère avait une bonne nouvelle à m'apprendre. Dame ! Cette nouvelle me donne bien du tintouin, et puis du souci au moins.

## Scène IV — BARBIZIER, le COMPÈRE

*LE COMPÈRE*

Hé ! Bonjour, Barbisier.

*BARBIZIER*

Eh ! Mais, Compère, je vous souhaite bien aussi le bonjour. Le proverbe n'est pas faux, quand on dit qu'en parlant du loup il sort du bois.

*LE COMPÈRE*

J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

*BARBIZIER*

Dame ! Parlez, je vous écoute.

*LE COMPÈRE*

Imaginez-vous donc, Barbisier, qu'au beau milieu de la nuit, je suis été réveillé par une musique des plus belles, une symphonie des plus agréables. J'ai vu passer une troupe de beaux enfants qui étaient perchés sur des nuages et qui chantaient les cantiques les plus beaux. Je n'ai rien fait que de détourner la tête, je les ai perdus de vue ; je ne sais morguene pas ce qu'ils sont devenus.

*BARBIZIER*

Mais vous ne m'apprenez rien de nouveau, Compère. Je suis été comme vous réveillé cette nuit par une musique des plus mélodieuses. Je jetai la tête hors de notre fenêtre, je voyais la lune qui était ma foi plus belle que le soleil dans les grands jours. Oh ! Oh ! Que je me suis dit, il faut qu'il y eusse quelque chose de nouveau. Aussitôt je mets mon bel habit de congrégation, et je monte à Montfaucon. Je ne suis pas sitôt au sommet de la montagne que je vois tout comme vous une troupe d'angeottes qui criaient la paix sur terre :

Ils voltigeaient sur des nuages  
Et ils volaient comme le vent.  
Leurs vêtements étaient blancs comme neige  
Et reluisaient d'or et d'argent.  
Ils ont fait une si belle musique  
Que j'en étais tout ébaubi,  
Ils entonnaient, ce me semble, un cantique  
Qui commence *Gloria in excelsis*.

Entre autres, j'en ai remarqué un petignot qui était devant, il était habillé tout comme les courioulots (les servants de messe) du grand Saint-Jean. Il vous entonnait des ré mi fa et des sol fa mi que j'en avais le cœur tout réjoui. Ils ne se sont pas moins arrêtés un petit moment pour mettre d'accord leurs instruments, et tout d'un coup, à grands coups d'archets, ils entonnèrent une belle symphonie : des presto, des subito, des allegro, des andante, il n'y avait morguene rien de si beau. Le mentor était par derrière qui faisait tourner un bâton, comme si, comme ça, à droite, à gauche. J'ai eu bien peur un moment qu'il eusse donné bon sur les oreilles de ces petits garçonnets, mais pourtant je crois que c'était pour redresser leur musique. Il y avait des porteurs de lunettes qui faisaient plus de bruit que les quatre vents quand ils courent bien fort... D'autres, plantés du côté de l'Orient, fregonnaient avec des archets des ion ion qui faisaient crever tous les gens de rire. Je crevais dans ma peau de les voir si bien décidés. Ce qui faisant tant de bruit dans

nos cantons que nos bergers et nos bergères s'en allèrent mêli mêlo pour chercher à expliquer ce mystère.

Quel dommage que tout ceci était en latin : je n'y comprenais goutte.

*LE COMPÈRE*

Voici bien des affaires ! Je n'y comprends goutte non plus, car je suis encore bien moins savant que vous.

*BARBIZIER*

Si vous étiez de mon avis, Compère... tenez... voyez-vous bien cette maison qui est plantée par là dans nos rochers ?

*LE COMPÈRE*

Pardi ! Mais c'est la maison du frère Blaise. Vous le connaissez donc aussi ?

*BARBIZIER*

Si je le connais ! C'est un de mes amis. C'est un saint solitaire, au moins, on dit qu'il entend l'astrologie. Je suis bien sûr que le gaillard nous dira bien ce que tout ceci veut dire. — Si nous allions le trouver ?

*LE COMPÈRE*

Je le veux bien, allons-y tout de suite.

*TOUS DEUX*

Allons, allons.

*BARBIZIER et LE COMPÈRE sortent en chantant :*

Allons trouver le solitaire  
Qu'on dit qui entend l'astrologie,  
Nous lui dirons en deux mots notre affaire  
Et nous verrons si nous l'avons bien rêvé.

*BARBIZIER, dans la coulisse*

Compère, mon pauvre cher ami, prenez bien garde de glisser au moins, car il y a par ici des terriers de lapins... Et puis ces petits marcassins d'écoliers du collège royal qui jettent des boules de neige... Ouf ! N'en voici une droit derrière la nuque... Mon Dieu, mon Dieu !

*LE COMPÈRE*

Eh ! bien, mon pauvre cher ami, ceci vous tiendra chaud pour cette nuit... Ouais ! Quel coup je me suis donné au beau milieu de la jambe ! Ouais !

*BARBIZIER*

Ceci vous apprendra à vous moquer ainsi des gens. Mais ce n'est pas le tout. Nous voici arrivés à la porte de sa cellule. Savez-vous bien qu'on n'entre pas chez lui comme dans une église, au moins. Il faut frapper, sonner, carillonner, et puis quelquefois encore ce gros têtue ne répond pas.

*LE COMPÈRE*

Eh ! bien, Compère, empoignez voir le pied de biche.

## Scène V — BARBIZIER, LE COMPÈRE, LE SOLITAIRE

*BARBIZIER sonne. Ils chantent tous deux*

Drin drin thin dim, monsieur l'Astrologue,  
Ouvrez-nous pour un moment.  
Nous vous venons raconter un prologue  
Qui a fatigué tout notre entendement

*BARBIZIER*

Je ne sais pas si le gaillard dort ou bien s'il fait le sourd. Il nous faut le sonner encore une fois.

*BARBIZIER et LE COMPÈRE, chantant*

Jarni ! Je casserai la porte !  
Ouvrez tout de suite !  
Si vous venez chez nous chercher l'aumône,  
Sans rien donner nous vous renverrons.

*BARBIZIER*

Taisons-nous, je crois que le gaillard greville à sa porte.

*LE COMPÈRE*

Oh ! Qu'il a donc bien des maux de se montrer.

*LE SOLITAIRE (parlé)*

Qui vient dans cette solitude  
Pour y troubler un pénitent,  
Qui jour et nuit s'appliquant à l'étude,  
Dans sa cellule a l'esprit très content ?

*LE COMPÈRE*

Ouvrez-moi un peu votre porte,  
Je suis Verly, m'entendez-vous ? Que faites-vous ?  
Je croyais que vous dormiez  
Pendant un temps que chacun est debout.

*Le Solitaire ouvre la porte.*

*BARBIZIER et LE COMPÈRE chantent*

Bonjour donc, bonjour frère Blaise,  
Vous avez bien des maux d'ouvrir,  
Regardez voir, n'êtes-vous pas bien aise ?  
Voyez-vous bien cette étoile que voici ?

*LE SOLITAIRE (parlé)*

Que vous plaît-il, Que faut-il faire ?  
Minuit va frapper au moment  
Pourquoi troubler un pauvre solitaire,  
Qui priait Dieu très attentivement ?



### LE COMPÈRE

Mais, frère Blaise, nous ne venons pas pour vous troubler, au moins. C'est le compère Barbisier et puis moi aussi qui venons

Vous dire une nouvelle  
Que vous n'avez point entendue.  
On voit au ciel une si belle étoile,  
Qu'on dirait qu'à minuit le soleil luit.  
On voit planté sur des nuages  
De petits enfants qui chantent,  
Ils voltigent par-dessus nos villages,  
Par leur concert ils charment tout le monde.

Des pauvres vigneronns comme nous, nous n'y comprenons goutte, et nous venons vous demander des explications sur ce que tout ceci veut dire.

### LE SOLITAIRE

Allez, allez, faibles mortels, vous et moi nous sommes trop peu instruits pour lire dans le secret des cieus. Retournez chez vous, ayez plus de foi et vous serez plus heureux.

### LE COMPÈRE

Ah ! Vous croyez ceci, frère Blaise.  
Mais, mettez voir la tête hors de votre cellule.  
Regardez voir, n'êtes-vous pas bien aise ?  
Voyez-vous bien cette étoile que voici ?

*LE SOLITAIRE sort, et il regarde l'étoile au moyen d'une longue lunette. (Parlé lentement.)*

Jésus, la charmante lumière !  
Que je suis ravi de la voir ;  
Ce n'est pas là l'étoile matinière ;  
Cet astre ici ne se peut concevoir.

Permettez, mes enfants, que j'aïlle consulter mes livres, et dans un instant je reviendrai vous dire ce que cet astre signifie.

*(Il rentre.)*

### BARBIZIER

Allez, allez, frère Blaise, et ne restez guère, au moins, car il ne fait pas chaud par ici : une heure à votre porte est plus préférable que deux. Et puis le froid de la saison fait grincer les dents et coupe la respiration. Compère, mon cher ami, quand sa porte était ouverte, qu'avez-vous vu ?

### LE COMPÈRE

Je n'ai rien vu.

### BARBIZIER

Eh ! bien, Compère, du temps que vous causiez au frère Blaise, moi je regardais dans sa maison. Je suis bien sûr que le frère Blaise est le plus fin astrologue de nos cantons, car j'ai vu chez lui des compas, des équerres, des rabots, des scies, des valets, des ciseaux, des établis. Je ne sais pas si frère Blaise est menuisier, ou si tout cela est dans l'astrologie. Et puis, dans le beau milieu de sa chambre, j'ai encore vu une belle sphère.

### LE COMPÈRE

Une civière ? Pour porter le fumier ?

*BARBIZIER*

Comment, Compère, un homme de votre âge, vous ne savez pas ce que c'est qu'une sphère ? Je m'en vais vous l'expliquer.

Une sphère, c'est des cercles emmêlés les uns dans les autres,  
Pour voir les mouvements des cieux,  
Le tour que font dessus notre hémisphère  
Le beau Soleil, la Lune et ses quartiers.  
Et puis cette belle boule ronde  
Qui est ici plantée au beau milieu,  
C'est la figure de la terre et l'onde  
Autour desquels tourne le firmament...

*(A demi-voix.)*

Paix, ne dis rien, il nous écoute.  
Regarde-le, quelle mine il fait :  
Entre ses dents tout beau seul il marmotte.  
Il semble un singe, ses lunettes au nez.

*LE SOLITAIRE reparâit*

Heureux mortels, c'est là l'étoile  
Qui doit conduire des seigneurs,  
Et qui sera le guide très fidèle  
De ces trois rois qui vont voir le Sauveur.  
Suivez, suivez cette lumière  
Où elle se reposera  
Et finira cette nuit sa carrière,  
Dans cet endroit votre Sauveur sera.  
Adorez-le, c'est votre Maître,  
Offrez-lui vos cœurs pour présents ;  
Il vient à vous, allez le reconnaître,  
Vous le verrez dans un besoin pressant.

*BARBIZIER et LE COMPÈRE, partant, chantent ensemble*

Dieu vous le rende, frère Blaise,  
Et vous donne le paradis.  
Mon pauvre cœur est tout réjoui d'aise.  
Nous l'irons voir, bonjour, adieu je vous dis.

## Scène VI — BARBIZIER, LE COMPÈRE, NAITOURE

*BARBIZIER, dans la coulisse*

*(Chanté.)*

Le solitaire a dit bonne nouvelle.  
A dit qu'un Dieu vient de naître pour nous.  
Il ne saurait en dire une plus belle.  
Petits moutons, rassurez-vous donc tous.

*(Il rentre en scène en riant.)*

Compère, mon pauvre cher ami, ne vous ai-je pas dit qu'il y avait plus d'esprit dans cette vieille tête plumée que dans les trois départements de Saint-Ferjeux, de Velotte et puis de la Chapelle-des-Buis ?

*LE COMPÈRE*

Je le sais assez. Mais savez-vous bien que depuis que vous avez appris cette bonne nouvelle, j'ai bien des maux de vous suivre : vous courez comme un lièvre !

*BARBIZIER*

Ah ! Je le sais assez, cette nouvelle-ci m'a rajeuni de vingt ans. Mais savez-vous bien ce qu'il nous faut faire ? Il nous faut d'abord chercher notre Naitoure, et lui dire de venir faire son adoration avec nous.

*LE COMPÈRE*

Oh ! C'est bien une très bonne idée, mon pauvre cher ami. Si le bon Dieu pouvait lui changer les sentiments, et qu'elle ne grogne pas tant quand nous boirons notre chauveau, savez-vous bien que nous aurions assez gagné, au moins ?

*BARBIZIER*

Ah ! Il faut que je l'appelle depuis ici, car je ne suis pas bien sûr que la Notion est à la maison... Naitoure, ma pauvre chère amie !... Naitoure !...

*(Il se détourne du côté du compère, et continue.)*

Eh ! bien, vous ai-je pas bien dit que la Notion n'était pas à la maison ? Je suis sûr qu'elle est par ici chez sa commère Poliet, ou chez sa commère Jacquotte, qui parle de l'un, cautine de l'autre, brûle peut-être ses robes au coin du feu. Voyons voir que je l'appelle encore un coup Naitoure !...

*NAITOURE*

Plaît-il, plaît-il, Barbizier !

*BARBIZIER*

Hé ! Plaît-il, plaît-il, Notion que tu es, où étais-tu que tu n'étais pas à la maison ?

*NAITOURE*

Oh ! Parbleu, Barbizier, il ne faut pas tant crier : c'était la commère Poliet qui m'était venue chercher pour faire du pèpè à son enfant. Je lui en ai donné un peu, et nous avons déjeuné tous les trois à la fois.

*BARBIZIER*

Vous avez déjeuné tous les trois, Notion que tu es ! Je suis parbleu bien sûr que tu as bu de mon bon vin d'Echarvais.

*NAITOURE*

Oh ! Mon Dieu, Barbizier, je n'en ai rien bu qu'une petite goutte au fond d'un seillot (d'une petite seille).

*BARBIZIER*

Il t'en fallait boire une seille, Notion que tu es ! Mais je veux bien encore te pardonner cette fois. Apprends une bonne nouvelle c'est que le bon Jésus est venu sur terre pour te racheter du péché originel. Je suis bien sûr que tu en as encore le gresillon qui t'étrangle, Notion que tu es ! Passe devant moi et tu mettras ton beau tablier rouge à bavette, et ta belle grande côte (ton bonnet) bien fourrée.

*NAITOURE*

Et la Fanchette, qu'est-ce qu'on en fera ?

*BARBIZIER*

Tu lui mettras ses beaux habits de première communion, et tu l'amèneras avec toi.

*NAITOURE*

Elle est tout enrhumée, j'ai bien peur qu'elle prenne un pleurési (pleurésie est masculin en patois).

*BARBIZIER*

Oh ! La pauvre drôlesse, j'en ai bien pitié. Tu la laisseras à la maison.

*NAITOURE*

Oh ! Barbizier !

*BARBIZIER*

Qu'est-ce que c'est ?

*NAITOURE*

Si tu savais que de gens  
Qui sont déjà en chemin,  
Chacun lui porte un présent,  
Et du meilleur de leur bien.  
Je crois que je ferais bien  
De lui porter des souchés (des fagots de sarments).  
Chantons tous de par Dieu Noël, Noël !

## II<sup>E</sup> ACTE

### Scène 1<sup>re</sup>

*LES BERGERS arrivent en chantant le couplet : « Chers bergers, quittons ces plaines », comme à la fin de la scène I<sup>re</sup> du 1<sup>er</sup> acte.*

#### *LES BERGERS FONT LEUR ADORATION EN CHANTANT*

Au pied de ton sacré berceau  
Un tendre amour nous jette.  
Fais naître en nous un cœur nouveau,  
Une flamme parfaite...  
Divin Enfant, céleste Roi,  
Accepte nos hommages,  
Et de l'ardeur de notre foi  
Prends ce tribut pour gage.

#### *TURELUTUTU*

Turelututu, pata pata pon  
Chantons un Noël pour ce beau poupon,  
Qui à minuit veut naître sur terre  
Pour nous tous sauver,  
Tirer des fers,  
Nous racheter.  
Turelututu, pata pata pon  
Chantons un Noël pour ce beau poupon

Guillot, prends vite ton haubois,  
Chante, Margotton, tu as une belle voix,  
Prenez tous garde à la mesure,  
Patapata pon,  
Voici qui est bon,  
Prenez le ton.  
Guillot, prends vite ton haubois,  
Chante, Margotton, tu as une belle voix,

Afin de nous bien accorder,  
Je veux mes enfants vous tous enseigner.  
Je vais vous noter la musique,  
Comme on m'a appris  
Et chacun dit  
Que j'ai de l'esprit.

La la fa sol la, si si la.  
Si ut ré mi ut ré mi fa mi ré,  
Prenez garde à toutes ces notes,  
Elles forment le ton  
D'une chanson  
Qu'on danse en rond,  
A l'honneur de ce beau poupon

Chantons un Noël sur ce joli ton.

Ton violon fait grincer des dents,  
Graisse un peu l'archet, la corde s'étend.  
Qui l'écouterà  
S'en moquera,  
S'en gaussera.

Recommencez, ceci n'est pas bien,  
Robin, pour un fa vient de jouer un ré.  
On nous prendrait pour la musique  
De Saint Innocent,  
Les paysans  
S'en moqueraient.

Allez un peu plus doucement...  
Flute Philibert, vous n'y entendez rien,  
Vos têtes plus dures qu'enclumes  
Ne distinguent pas  
Un sol, un fa,  
Un si, un la.  
Dieu soit béni, voici qui va bien,  
Si je n'avais grondé, jamais nous n'y étions.  
On te prie, Margotton, commence,  
Chante lentement,  
Suis seulement  
Nos instruments.

Aimable Enfant, divin Roi des Rois,  
A qui sont nos cours, animez nos voix.  
Les pasteurs, pour vous rendre hommage  
Quittent leurs hameaux,  
Leurs chers troupeaux  
Et leurs agneaux...

Courage, Margotton, ma mie,  
En rentrant chez nous, tu auras une tartine.  
On entendrait voler une mouche.  
Ecoute l'ânon  
Qui prend le ton  
Hi han hi hon.

Nous retournons dans nos hameaux  
Pour aller revoir nos tendres agneaux.  
Saint Joseph, aimable Marie,  
Nous vous honorons,  
Vous saluons,  
Remercions...

Vertu-choux, que nous avons bien fait,  
En nous entendant chacun riait.  
Sans la présence du Messie  
Nous sommes assurés  
Que les bergers  
Auraient dansé.

*Ils se retirent en chantant*

Regagnons, bergers, la plaine,  
Allons revoir nos troupeaux,  
En chantant l'Être suprême  
Qui pour nous naît au berceau.  
Regagnons, bergers, la plaine,  
Allons revoir nos troupeaux.

## Scène II — BARBIZIER, NAITOURE ET LE COMPÈRE

### *BARBIZIER, ENTRANT*

Mais, voyez-vous, Notion que tu es, moi qui comptais être le premier pour faire mon adoration au divin Enfant, et voici des petits bergers qui en sortent déjà.

### *NAITOURE*

Mais, Barbizier, je vous suivais, je vous suis, je crois.

### *BARBIZIER, AU COMPÈRE*

Compère, mon cher ami, faisons notre adoration tous les trois à la fois, et surtout tâchons de nous bien accorder.

### *LE COMPÈRE*

Je le veux bien.

### *BARBIZIER, NAITOURE ET LE COMPÈRE*

Ho ! Qu'il fait beau dans ce lieu !  
On voit bien que c'est notre Dieu,  
Notre Sauveur et notre prince,  
Qu'est ici couché dessus le foin.  
Lui qui a des milliers de provinces  
Est réduit dans un petit coin.  
Prosternons-nous et l'adorons,  
Baisons-lui les pieds et l'honorons  
Comme notre souverain Maître.  
Puisque vous venez ici pour nous  
Faudrait être fou acariâtre  
Qu'en aimer un autre que vous.

### *BARBIZIER, SEUL*

Petit Enfant, qui êtes venu sur terre pour nous sauver, nous délivrer de la guerre, je venais me présenter pour vous demander de nous envoyer le bon temps et terminer les maux des pauvres gens, et surtout des pauvres vigneron.

*(Se retournant vers la Naitoure.)*

Naitoure, ma chère amie, je viens de faire mon adoration, la bienséance veut que tu fasses la tienne, et surtout ne vas pas dire des bêtises à ce divin Sauveur.

### *NAITOURE*

Oh ! n'ayez pas peur, Barbizier, je dirai tout ce que je voudrai.  
Petit Roi qui entrez sur terre,  
Encore que vous n'avez point  
D'autre train ni d'autre affaire  
Que des bêtes et que du foin,  
Je vous viens rendre hommage  
Et vous demander la paix dans notre ménage.  
Faites que Barbizier soit plus sage cette année que toutes les autres années passées.

### *BARBIZIER*

Parle pour toi, et tais-toi pour les autres.



**NAITOURE**

J'ai encore un petit mot à dire  
Dame Marie,  
J'ai bien des choses à dire,  
Dame Marie, écoutez, je vous prie :  
Toinot boit trop, il est presque toujours ivre,  
Quand il rentre à la maison,  
Toujours, toujours, il m'assomme de coups.

**BARBIZIER ET LE COMPÈRE CHANTENT ENSEMBLE**

L'écoutez-vous,  
C'est une tête de mule,  
L'écoutez-vous, elle babille trop.  
Elle est allée à l'école aux Ursules,  
Et elle n'a rien appris.  
Mon Dieu ! Mon Dieu ! Elle n'a point d'esprit.

**BARBIZIER**

Ah ! Notion que tu es, tu viens encore dire des sottises de moi à ce divin Enfant, pour me faire haïr du bon Dieu !

**NAITOURE**

Ho ! Qu'est-ce que j'ai dit ?... Que vous buviez la goutte, que vous étiez un ivrogne, que vous donniez toujours des volées à votre femme ? Je n'ai rien dit que la vérité.

**BARBIZIER**

Ah ! Tu n'as rien dit que la vérité, Notion que tu es ! Eh ! bien, tiens, porte-lui celle-là, de vérité.

*(Il la frappe.)*

*(Se retournant du côté du Compère.)*

Eh ! bien, Compère, l'avez-vous entendue, cette folle, qui s'en vient dire des insultes à ce divin Enfant ?

**LE COMPÈRE, L'INTERROMPANT**

Mais, parbleu ! Oui, que je l'ai entendue ! Mais faites attention, Barbizier, que cette pauvre drôlesse est bien plus jeune que vous : elle se fera, elle se corrigera. Ce n'est morguonne pas en la rudoyant de la sorte que vous lui ferez changer les sentiments

**BARBIZIER**

Voici toujours votre refrain. Elle est jeune, elle se fera, elle se corrigera. Je vous dis que c'est bien parce qu'elle est jeune qu'il faut lui frotter les épaules, et plier le sauvageon dès lors qu'il est né.

**LE COMPÈRE**

Mon pauvre cher ami, vous en ferez ce que vous voudrez : les affaires de ménage, ceci ne me regarde pas, entendez-vous bien ?

**BARBIZIER**

Compère, la Naitoure est toute de méchante humeur. Je suis sûr qu'elle ne fera rien cuire pour votre réveillon. Il faut vous en aller à la maison. Vous trouverez dans le coin

de l'armoire deux trois grillades et un bout de boudin que vous mettrez rôtir sur le gril. Et puis vous irez à la cave, au troisième tonneau, et vous tirerez quelques chauvaux de notre bon Trois-Chaté. Prenez bien garde que le robinet ne coule pas. Mais ce que je vous recommande en grâce, faites bien attention que Rominagrobis ne mette la patte dessus nos grillades, nous pourrions bien nous appeler Monsieur du Passe-t-en.

#### *LE COMPÈRE*

Oh ! Barbizier, au sujet de Rominagrobis, s'il y met la patte, je me saisirai des pincettes à deux mains, je lui donnerai un coup sur les pattes que le gaillard en verra beau jeu.

#### *BARBIZIER*

Je sais bien que quand il s'agit de la bouche, ce ne sont pas des jeux d'enfant : vous avez toujours de l'atout.

Allez, allez, Compère, moi je vais me tenir ici dehors pour voir les beaux adorateurs qui viendront adorer ce divin Enfant, les beaux présents qu'on lui apportera et ce qu'on lui dira.

Savez-vous bien, mes pauvres bonnes gens, que si je n'avais pas le Compère, je me passerais de souper aujourd'hui, au moins. — Mais, chut ! Qu'est-ce que j'entends dans le lointain ? Oh ! Pardi, c'est cette bonne sœur Angélique, cette bonne âme de l'hôpital.

Il faut que je me retire un peu à l'écart, pour mieux l'entendre et ne pas la gêner.

### Scène III — SŒUR ANGÉLIQUE et BARBIZIER

*La SŒUR ANGÉLIQUE arrive sur la scène jusqu'à la grotte de l'Enfant Jésus et fait son adoration.*

#### SŒUR ANGÉLIQUE

Agréez nos humbles services,  
Acceptez nos bras et nos cœurs,  
Chez nous professes et novices  
De vous servir brûlent d'ardeur.  
Mais si vous quittez cette étable,  
Vous nous serez toujours présent,  
Nous vous verrons, Sauveur aimable,  
Dans l'orphelin, dans l'indigent. | (bis)

#### BARBIZIER

Oh ! Oh ! Ma bonne sœur Angélique, c'est pardi un plaisir de vous voir et un charme de vous entendre, au moins, je comptais bien vous entendre parler, mais vous avez chanté, que j'en ai le cœur tout réjoui : vous êtes par ma foi musicienne jusqu'au bout des ongles.

#### SŒUR ANGÉLIQUE

Allons, Barbizier, c'est très flatteur de votre part. Mais dites-moi, mon ami, il y a longtemps que nous n'avons eu le plaisir de vous voir. Il vous faudra venir dans notre sainte maison, et en même temps visiter nos caves.

#### BARBIZIER

Allez voir vos caves, tant que vous voudrez, mais dans votre sainte maison, ah ! Je m'en garderai bien. Je me rappelle trop bien du faux pleurési que j'avais l'année passée derrière les talons. J'ai morguonne bien manqué d'en sauter les piquets. On sait trop quand on y entre, dans votre sainte maison, mais on ne sait pas toujours quand on en sort. Souvent, ce n'est que les pieds les premiers.

#### SŒUR ANGÉLIQUE

Allons, Barbizier, vous êtes toujours causeur, comme à votre ordinaire. Mais je ne puis m'arrêter davantage : mes malades réclament mes soins. Au revoir, mon ami, au revoir, Barbizier.

#### BARBIZIER

Au revoir, au revoir, ma pauvre bonne Sœur, ayez bien soin de tous vos malades, mais surtout des pauvres vigneron. Allez, allez, ma pauvre chère amie, jamais je ne vous oublierai dans mes prières du soir, ni dans celles du matin. Car je m'en rappelle trop bien que l'année passée, mes pauvres bonnes gens, à cet hôpital, ces médecins me disaient toujours : Diète, diète. Savez-vous bien que diète, ceci ne remplit pas la panse. Je prenais mes pots de tisane, je leur jetais à la tête : tiens, voici pour ta diète. Mais cette bonne sœur Angélique me disait toujours : Allons, Barbizier, prends patience, voici une cuisse de poulet, une fiole de vin de Trois-Chaté. Avec des gourmandises de la sorte, je prenais par ma foi une patience d'ange : j'étais maigre comme une tuile de bois quand j'entraï dans cet hôpital, mais avec les bons soins de cette bonne sœur Angélique, quand j'en suis sorti, un peu plus il aurait fallu ouvrir la grande grille, de la panse que j'avais pris.

#### Scène IV — BARBIZIER, l'avocat BARTHELOT

**BARBIZIER**

Je ne sais morguene pas ce que j'entends. Je suppose que c'est un homme de justice qui vient pour verbaliser devant ce divin Enfant. Si je le savais, je prendrais ma canne, je te lui casserais... Oh ! Par ma foi, non, mes bonnes gens, c'est monsieur l'avocat Bartholot, un homme de grande éloquence ; quand il parie à l'audience, tout chacun se tait pour l'entendre : il faut que je me retire dans mon petit coin pour mieux l'entendre aussi.

**L'AVOCAT**

*(Chanté ou parlé.)*

Je vous reconnais, mon Seigneur,  
Pour le maître du monde,  
Pour mon Dieu et mon Sauveur ;  
Vous êtes mon libérateur  
Le ciel, la terre et l'onde  
Publient assez votre grandeur,  
Quoique l'enfer en gronde.

**BARBIZIER**

Oh ! Monsieur l'Avocat, votre instruction est des mieux soignées. Dame ! À votre mine, on voit bien que vous n'avez pas tourné autour du collègue sans entrer dedans, car, par ma foi, votre éloquence est bien repassée sur la meule. Vous venez de faire ici une adoration des meilleures que j'aie entendue, je donnerais bien douze boutons de mon habit pour l'avoir retenue.

**L'AVOCAT**

C'est très généreux à vous, Barbizier. Mais que faites-vous là ?

**BARBIZIER**

Je suis ici de garde, monsieur l'Avocat, crainte que quelqu'un vienne faire des insultes à ce divin Enfant.

**L'AVOCAT**

Très bien, très bien, mon ami, Dieu vous en récompensera un jour. Au revoir, Barbizier, au revoir.

**BARBIZIER**

Mais, monsieur l'Avocat, du temps que nous ne sommes ici que nous deux, il faut que je profite de votre présence. J'ai un avis à vous demander.

**L'AVOCAT**

Parlez, Monsieur Barbizier.

**BARBIZIER**

Voici ce que c'est, monsieur l'Avocat : j'ai vendu l'année passée un morceau de vigne à un pauvre vigneron comme moi. Le gaillard ne m'a donné qu'un faible acompte. Il m'avait pourtant bien promis de me payer à la Saint-Martin ; la Saint-Martin est passée, je n'ai pas encore vu ses sous. Vous savez pourtant bien, monsieur l'Avocat, que dans un

ménage comme le nôtre, les gros sous font toujours besoin à la maison. En conséquence, je voudrais vous demander un avis pour me faire payer mes deux trois sous.

*L'AVOCAT*

Eh ! bien, Monsieur Barbizier, mon cher ami, c'est une chose très facile, mais vous pensez bien que le lieu et l'heure ne sont pas propices ; venez demain dans mon cabinet d'étude, sur les huit heures du matin, nous éclaircirons cette affaire, et je vous donnerai un avis salubre pour attaquer votre voisin sur tous les points.

*BARBIZIER*

A huit heures du matin, c'est bien sûr pour déjeuner avec vous, monsieur l'Avocat. Vous êtes par ma foi bien honnête, j'accepte bien volontiers, d'autant plus que je ne refuse jamais rien.

*L'AVOCAT*

Oui, Barbizier, cela me fera plaisir, venez, nous déjeunerons. Au revoir, mon garçon.

*BARBIZIER*

Mais, monsieur l'Avocat, je ne suis pas de ces gens qui font les choses à moitié. Je voudrais encore savoir combien cet avis me coûterait.

*L'AVOCAT*

Allez, allez, Monsieur Barbizier, entre nous, nous nous arrangerons bien.

*BARBIZIER*

Oh ! Oh ! Mais non, monsieur l'Avocat, je sais que vous avez des plumes qui plument trop bien. Quand vous avez griffonné une ou deux pages de papier, vous dites : c'est tant... il n'y a rien à rabattre. Mais moi qui veut en avoir le cœur net, je voudrais savoir combien cet avis me coûtera.

*L'AVOCAT*

Eh ! bien, Monsieur Barbizier, puisque vous y tenez, voici...

*BARBIZIER*

Parlez, monsieur l'Avocat, je suis tout oreille.

*L'AVOCAT*

Un avis verbal vous coûtera six francs.

*BARBIZIER*

Six livres !

*L'AVOCAT*

Et motivé par écrit, douze francs. Au revoir, mon garçon.

*BARBIZIER*

Six livres ! Douze livres ! Gardez, gardez votre avis, par ma foi, je m'en passerai.

*L'AVOCAT, SE DETOURNANT*

Barbizier, mon ami, rien n'est si beau que le passe-t-en.

### *BARBIZIER*

Ah ! Je crois bien que je m'en passerai ! Chien de renégat, chambre d'hypocrite, bouffe de détrousseur ! Douze livres !... moi qui avec douze livres vivrais quinze jours avec notre Naitoure, et boirais quelques bons chaux avec le Compère. Ah ! Je ne suis pas tellement étonné s'il porte des beaux rabats blancs, des belles robes à queues ! Quand tu as plumé deux trois vigneron, tu as bientôt fait d'en avoir d'autres !... Douze livres !... Je veux bien le dire à toutes ces bonnes gens que tu les donnes bons, mais que tu les fais bien payer... Douze livres !... Avec deux trois avis de la sorte, tu aurais bientôt fait d'avalier la vigne, et puis encore le vigneron.

## Scène V — BARBIZIER ET LA TOUSSEUSE

**BARBIZIER**

Mais qu'est-ce que j'entends ? Oh ! C'est cette pauvre mère Jacquotte Ango, qui a enterré son homme il y a quinze jours. Elle a un rhume qui sent bien le sapin. Voyons voir ce qu'elle va dire à ce divin Enfant.

**LA TOUSSEUSE**

Ce que c'est que la caducité de l'âge...

*(Elle tousse.)*

On n'a pas tort de dire : si jeunesse savait, si vieillesse pouvait...

*(Elle tousse.)*

Ah ! Combien il me tarde d'arriver à cet aimable enfant qui guérit, dit-on, de tous les maux.

*S'arrêtant devant la crèche, elle fait son adoration en toussant.*

Ah ! Mon divin Jésus, vous qui êtes venu sur la terre pour racheter tous les hommes, daignez, s'il vous plait, m'en envoyer un autre le plus tôt possible ; car depuis la mort de mon mari, je suis toujours mélancolique et j'ai perdu l'appétit.

**BARBIZIER**

Vous avez perdu l'appétit, ma pauvre chère mère Ango, c'est pardi bien tant mieux.

**LA TOUSSEUSE**

Et pourquoi, Barbizier ?

**BARBIZIER**

Ah ! Pardi, ma pauvre chère amie, les denrées sont si chères, il ne vous en coûtera pas tant pour vivre.

**LA TOUSSEUSE**

Grâce à Dieu, jusqu'ici, je n'ai rien demandé à mon voisin.

**BARBIZIER**

Cependant vous avez un rhume qui sent bien le sapin, et je pense que si l'on n'y porte un prompt remède, j'ai bien peur que vous ne gagniez bientôt le grand jardin des Chaprais (le cimetière).

**LA TOUSSEUSE**

Ah ! Barbizier, au lieu de plaisanter, vous feriez bien mieux de me donner une recette pour me guérir de cette vilaine oppression. Il y a de ces petits remèdes bon marché qui font tant de bien ! On m'avait aussi conseillé de me faire un de ces bons petits capuchons fourrés à la mode qui tiennent bien chaud.

**BARBIZIER**

Mais ma pauvre chère amie, c'est bien mon intention de vous donner une recette, au moins pour l'adoration que vous avez faite, qui n'est, par ma foi, ni des plus belles ni des meilleures. Eh ! bien, pour votre rhume, vous prendrez cinquante grains d'humilité, une once de patience, un paquet de chiendent, et puis vous mettrez dans ceci une pomme reinette coupée en quatre. Vous mêlerez le tout dans la casserole de la pénitence, de façon à faire un bon mêli-mêlo. Vous en prendrez une petite écuelle le matin, une petite

écuelle le soir. Si ceci ne vous fait pas de bien, ceci ne vous fera pas de mal, mais cela donnera la nique à l'apothicaire, la fuite au médecin, l'impatience au chirurgien, et puis vous êtes bien sûrs de crever tous les quatre dans votre peau.

*LA TOUSSEUSE*

Ah ! vieux fou, vous ne savez pas ce qui vous arrivera. Si on peut arranger comme ça les vieilles gens.

*BARBIZIER*

Allez, allez, vieille toquée, à votre âge, venir demander un homme à la Crèche ! Je vais t'en commander un, de mari, moi, chez le menuisier qui est derrière chez nous, entre quatre belles planches. Eh ! Mon Dieu, mon Dieu, il n'y a pire que ces vieilles drôlesses ! On n'a pas tort de dire : quand le feu est dans le vieux bois...



## Scène VI — BARBIZIER et le frère ÉTIENNE ou DANOPIO

**BARBIZIER**

Mais qu'est-ce que j'entends encore par ici ? Eh ! Mon Dieu, c'est ce bon frère Danopio qui sait si bien prier le bon Dieu. Il est bel et bien chargé aujourd'hui. Il faut que je me mette un peu à l'écart pour mieux l'entendre et pas le gêner.

**FRÈRE DANOPIO, PARAISSANT SUR LA SCÈNE ET PARLANT D'UN TON NASILLARD ET SENTENCIEUX.**

Hélas ! Grand Dieu, que la vie de l'homme est dure aujourd'hui ! Combien il est pénible de gagner sa misérable existence ! Hélas ! C'est que tout mortel est né pour souffrir ! Mais combien je vais être dédommagé par la présence de mon Sauveur, et que je me fais de joie de l'adorer !

*(Arrivé devant la crèche.)*

Ô mon Sauveur et mon Dieu, vous qui avez voulu naître dans une pauvre étable pour nous montrer la pauvreté, l'humilité et les souffrances, daignez ô mon Sauveur, jeter un regard de commisération sur cette vallée de larmes ; protégez la veuve et l'orphelin ; donnez du pain à ceux qui n'en ont pas, et répandez vos bénédictions sur tous les malheureux, et sur moi en particulier. Ainsi soit-il.

**BARBIZIER**

Oh ! Mon pauvre frère Danopio, comme vous priez bien le bon Dieu ! C'est pardi un plaisir de vous entendre, au moins. Mais, d'où venez-vous comme ça ?

**FRÈRE DANOPIO**

Hélas ! Barbizier, je viens de faire ma tournée comme à l'accoutumée pour chercher l'aumône des bonnes gens.

**BARBIZIER**

Oh ! Je le vois assez... Mais, que rapportez-vous ici dedans ? Des pois, des fèves, des portions d'haricots, une poulette, du bon beurre frais ? Eh ! Eh ! Frère Danopio, tout ceci est bien bon dans les maisons.

**FRÈRE DANOPIO**

Hélas ! Vous vous trompez, mon frère ; maintenant, on ne trouve guère que des cœurs durs, des êtres qui vous rebutent et ne vous donnent rien.

**BARBIZIER**

Oh ! Tout ceci est bon à dire, mais ce n'est pas le cas pour aujourd'hui, car vous avez par ma foi une figure rubiconde qui ne montre pas que vous n'avez bu que de la piquette.

**FRÈRE DANOPIO**

Barbizier, c'est le cas de répéter ce vieil adage : on ne reconnaît pas le moine à l'habit, car, tel que vous me voyez, je suis encore à jeûn.

**BARBIZIER**

Oh mon Dieu, mon pauvre frère Danopio, je vous demande bien pardon de mes drôleries, au moins. Mais vous allez bien vous récupérer avec ce bel et bon lièvre qui est là dedans, dans votre sacoche.

*FRÈRE DANOPIO*

Vous vous trompez, Barbizier, ce sont quelques pommes de terre que frère Pierre m'a données en passant.

*BARBIZIER*

Eh ! bien, n'en voilà encore une autre ! Des pommes de terre qu'ont des oreilles ! Je n'en ai encore point vu de la sorte... Mais n'y a-t-il point d'indiscrétion à vous demander où vous allez ?

*FRÈRE DANOPIO*

Non, Barbizier, j'allais rendre une visite au solitaire de la montagne, le pieux frère Blaise ; mais je suis vieux, rempli d'infirmités, je ne connais point les sentiers qui conduisent à sa chaumière. Ah ! Si je rencontrais une personne charitable comme vous qui voulût m'y conduire, je prierais Dieu pour elle.

*BARBIZIER*

Ah ! Bien, je ne suis pas en peine du paiement. C'est assez de cette façon que vous payez les gens, avec des prières. Les gros sous ne gâtent pas souvent vos goussets. Mais ceci ne fait rien, je suis tout de cœur pour les bonnes gens comme vous : je vais vous y conduire tout droit.

*FRÈRE DANOPIO*

Quoi ! Vous voulez bien m'accompagner ? Que de reconnaissance ! Je ne cesserai de prier la divine Providence qu'elle répande ses saintes bénédictions sur vous et les vôtres, et qu'à notre heure dernière, elle nous accorde la grâce d'entrer dans la bienheureuse cité de la Jérusalem d'en haut.

*BARBIZIER*

Mais, le plus tard possible, frère Danopio, je ne suis pas encore bien pressé au moins ! Venez-vous, venez-vous ?

*FRÈRE DANOPIO*

Autant que possible je vous suis ; mais les ans entravent mon bon vouloir.

*BARBIZIER*

Vous êtes vieux, c'est bien tant pis pour vous. Il ne fallait pas venir au monde si tôt.

*FRÈRE DANOPIO*

Hélas ! Barbizier, je marche du côté de mon éternité ; que Dieu me fasse miséricorde ! Je ne me repens pas d'avoir vécu.

*BARBIZIER*

Ah ! Je le sais assez que vous savez prier le bon Dieu, mon pauvre frère Danopio... Mais, tenez, puisque vous voici au contour du chemin, passez le premier. Mais, prenez bien garde de glisser, car cela glisse bien aujourd'hui. Il y a bien de la glace et bien des glaçons... Ouille ! Quel coup ! Prenez bien garde, au moins... Tenez, voici sa porte... Savez-vous bien qu'on n'entre pas chez lui comme dans une église, au moins ? Il faut le toquer, le sonner, le carillonner, et puis quelquefois ce gros têtard ne répond pas.

*FRÈRE DANOPIO*

Allons, Barbizier, parlez avec plus de charité de votre prochain. Vous qui connaissez la maison, sonnez.

*BARBIZIER SONNE*

Entendez-vous bien la belle cloche ?

*FRÈRE DANOPIO*

Oui, mon enfant, cette cloche est pour appeler les fidèles au saint sacrifice.

*BARBIZIER*

On ne peut rien vous dire, mon cher ami, vous avez toujours une cheville à mettre au trou.

## Scène VII — FRÈRE BLAISE, FRÈRE DANOPIO et BARBIZIER

*FRÈRE BLAISE, OUVRANT LA PORTE*

*Benedicamus Domino.*

*FRÈRE DANOPIO*

*Deo gratias, mon frère.*

*FRÈRE BLAISE*

Ah ! C'est vous, mon cher frère Danopio ; soyez le bienvenu, mon enfant, nous n'attendions que vous ; le frère Ansel et le frère Antonio sont déjà dans ma cellule. Entrez, entrez, mes enfants, que la paix du Seigneur vous accompagne.

*FRÈRE DANOPIO*

Barbizier, mon ancien camarade, qui avez pris la peine de m'accompagner jusqu'au haut de la montagne, entrez le premier, vous serez des nôtres. Nous allons réciter quelques prières, ensuite nous ferons un frugal repas pour nous remettre de nos fatigues.

*BARBIZIER*

Oh ! Ceci ne fait rien, le repas frugal d'abord, les prières viendront assez après.

*FRÈRE DANOPIO*

Mais Barbizier, vous oubliez que le chrétien doit toujours commencer ses actions par la prière.

*BARBIZIER*

Mais je le sais bien, ce que j'vous disais ici, c'est pour rire, au moins.

*FRÈRE DANOPIO*

Entrez, entrez, mon ami.

*BARBIZIER*

Moi, entrer, frère Danopio, moi entrer le premier ! Je m'en donnerai bien garde. Encore que je ne sois qu'un pauvre vigneron, j'ai encore un brin de civilité. Entrez, entrez, du temps que vous entrez, je vais me reculer de trois pas.

*FRÈRE DANOPIO*

Ce que j'en fais, ce n'est que par obéissance

*(Il entre seul et ferme la porte.)*

*BARBIZIER, TOURNE VERS LES SPECTATEURS*

Mon Dieu, mon Dieu, comme notre Naitoure va avoir grand regret, et dans quelle réjouissance je serai quand je m'en vais lui dire : Naitoure, ma pauvre chère amie, j'ai rencontré le frère Danopio qui m'a prié de le conduire à la baraque du frère Blaise. Et puis les belles choses que je vais apprendre de tous ces gaillards-là ! Car ma foi ce sont des gens d'un grand esprit au moins, je pourrai m'orner la mémoire de leur brillante conversation... Et Dieu de Dieu, le bon repas que nous allons faire tous les quatre à la fois !... Mais je pense bien que c'est à mon tour d'entrer, il ne faut pas les faire attendre... Mais, en voici bien encore une autre ! Est-ce qu'ils m'auraient par hasard fermé la porte au nez ? — Est-ce bien pour tout de bon ? — Quoi ! On m'a fermé la porte au nez ! Frère Blaise, frère Danopio, vous m'avez fermé la porte au nez ? — Où est le ticlet ? — Où est le

pied-de-biche ? — Oh ! Les chiens de mal-nés (malappris) ; ils ont tout retiré ! Attends, attends, je m'en vais regarder par la serrure... ; les mal-nés, ils ont mis une patte (un chiffon) sur le trou. Attends, attends, je m'en vais regarder par la châtière.

*(Il se baisse.)*

Oh ! Mon Dieu, quel crève-cœur ! Voici ce chien-ci que je viens de guider qui dépouille son lièvre ; voici le frère Blaise qui met la table ; voici le frère Antonio qui rince les verres, voici le frère Ancel qui fait griller les grillades. Et toi, pauvre Barbizier !... Ah ! Je n'en peux plus, l'odeur du boudin me monte au nez, la gueule me tape.

Eh ! bien, l'avez-vous vu ? Insulter de la sorte Barbizier un des plus anciens vigneron de Besançon ! Moi qui suis si bien venu dans toutes les bonnes maisons...

Je m'en ressouviendrai, je vous le promets, sur la parole de Barbizier. Moi qui disais toujours à notre Naitoure : Naitoure, ma chère amie, voici le frère Danopio, il faut donner quelque chose au frère Danopio : donne-lui une petite goutte de ce bon vin de Ragot, mets-lui un morceau de sucre dedans, ceci lui fera du bien à l'estomac, donne-lui un fagot de sarments, donne-lui-en deux, donne-lui-en trois, quatre, donne-lui-en une demi-douzaine suivant l'année. Et notre Naitoure lui donnait un mettre-cuire de gaudes, un peu de bresi, des sarments, tout ceci est bien bon dans les ménages.

Mais, tu reviendras, tu reviendras, ah ! Je t'en donnerai, va, sur le dos, l'année prochaine, avec ma canne, mal-né que tu es, de t'amuser de la sorte aux dépens du pauvre Barbizier !

M'ouvriras-tu ta porte, chambre d'hypocrite, chien de renégat, bouffre de détrousseur ?

Oh ! Mes pauvres bonnes gens, moi qui suis sensible aux injures, il m'en prend un tremblement dans tous les membres. — Ouais ! Tout ceci m'en donne la colique jusqu'aux bouts des talons. La fièvre me galope jusqu'aux cheveux. — Ah ! Je n'en peux plus, venez vite ! *(Il tombe.)*

Pouf !

*(Il se relève.)*

Jeu ! Quel coup je me suis donné sur la figure ! Je n'avais plus qu'une bonne dent dans la bouche et la voici encore cassée !

## Scène VIII — BARBIZIER ET LE MAGNIN (chaudronnier)

### LE MAGNIN

Refondr les cuillers, rétamé les fourcettes, renfilé les assiettes à l'anglaise, oup ! Moi, pour la bienfactoure de l'ouvraze, ze souis touzours bien vu, bien réclamé dans toutes les bonnes maisons où z'ai travaillé. Ze fais de l'étamaze imitant parfaitement le plaqué de Paris au cinquième mi par bac, atrocartale, da ka castapouf triboulac.

*(S'adressant à Barbizier.)*

Serviteur à moussiou.

### BARBIZIER

Eh ! bien, qu'est-ce que tu réclames, toi, qu'est-ce que tu demandes ?

### LE MAGNIN

Vous me la fissez bonne, vous autres ; ce que ze demande, ce n'est pas la santé, grâce à Dieu, ze l'ai ; ze demande de l'ouvraze.

### BARBIZIER

De l'ouvrage, toi, pour toi ? Tu es un magnin, hein ?

### LE MAGNIN

Pour cela, ze m'en fais-t-honneur.

### BARBIZIER

Tu peux bien t'en faire honneur. Les magnins sont tous des voleurs ils mettent toujours la pièce à côté du trou.

### LE MAGNIN

Sarcodémis ! Si vous n'étiez respectable par votre âze, ze vous passerais un saudiron su ver' gros nez rouze de Bourgogne.

### BARBIZIER

Oh ! Tu me passeras un chaudron sur le nez... Eh ! bien, tiens, passe voir celui-là sur le tien !

### LE MAGNIN, SE DEFENDANT

Pierre, frère Pierre, au secours !

### BARBIZIER

Ce bougre de magnin, il m'a passé son chaudron sur l'estomac. Tiens, va, va chercher ton frère Pierre ! Il n'a qu'à venir, je l'arrangerai tout comme toi.

Savez-vous bien, mes bonnes gens, pourquoi je l'ai battu de la sorte, ce magnin ? L'année passée, il me demanda notre plus grosse écuelle à rayures, je lui donnai, et le gaillard, qu'a-t-il fait ? Il a mis la pièce à côté du trou, et notre Naitoure, en voulant boire, s'est tout taché sa bavette. Reviens, reviens, morveux que tu es... tu n'as qu'à revenir. — Mais qu'est-ce que j'entends encore par ici ?

*(« C'est ici qu'on intercale ordinairement les scènes dites d'actualité dans lesquelles on fait paraître les personnages reconnus dans la cité comme originaux ou ridicules. » A l'époque (1869), on continuait à faire intervenir de nouveaux personnages, pris ensuite à partie par Barbizier.)*

## Scène IX — BARBIZIER ET LE RACLE-CHEMINÉE

### LE RACLE-CHEMINÉE

Vive un ramoneur habile,  
C'est un charmant ouvrier.  
Toujours gai, toujours docile,  
Ne demand' qu'à travailler.  
Et gnic et gnac,  
Et pif et paf,  
Demandez à Colas.  
L'autre jour il me rencontra,  
Me dit comme ci, me dit comme ça  
Ramone-ci, ramone-là  
La cheminée du haut en bas | *bis*  
(Parlé.)  
Et gni ka ka vieux barbouilla.

### BARBIZIER, LUI TIRANT LES OREILLES

Tiens, notion que tu es, voici pour tous tes gni ca ca. Il te convient bien de venir insulter de la sorte par des chansons mondaines notre Dieu Sauveur dans sa crèche !

### LE RACLE-CHEMINÉE, PLEURANT

Mon Dieu, mon Dieu, ma bonne mère ! Un pauvre petit orphelin qui fait son tour de France ! Tomber ainsi sous la main de gens qui ne parlent qu'à coups de poing ! Ah ! Mon Dieu, mon Dieu !

### BARBIZIER

Si tu es orphelin, viens, mon pauvre petit garçon, viens ici prier le bon Dieu. Il prendra soin de toi.

### LE RACLE-CHEMINÉE

Oh ! sandis, cadédis ! Que les cinq cents diables te crèvent la panse !

(En même temps il lui donne un coup de tête dans l'estomac, et lui jette son sac sur le visage ; Barbizier chancelle.)

### BARBIZIER

Attends, attends, morveux, un peu plus je te tenais !... Je suis sûr qu'il est d'un mauvais pays, il m'a donné un bon coup de tête dans l'estomac, au moins. Et puis ce petit bougre-là m'a encore jeté de la suie dans les yeux que je n'y vois goutte.

## Scène X — BARBIZIER, LA COQUETTE

*BARBIZIER*

Mais qu'est-ce que je vois encore sortir par ici ? Oh ! Oh ! C'est une femme qui est par ma foi trop bien fourrée, et trop bien harnachée.

Le soleil s'obscurcit, on n'y verra bientôt plus goutte, les éclairs luisent. Mon Dieu, je suis sûr que c'est quelque incrédule qui vient par ici.

*PLUSIEURS VOIX*

Place ! Place !

*LA COQUETTE, A BARBIZIER*

Fais place et range-toi, manant.

*BARBIZIER*

Qui êtes-vous pour parler de la sorte ?

*LA COQUETTE*

Qui je suis ? Tu n'es qu'un insolent, un impertinent. Tu vas savoir qui je suis :

Du plus haut étage  
Je prends l'étalage  
Pour qu'à mon passage  
L'on dise en tremblant :  
C'est une dame,  
Une grande dame.  
Voyez-vous la suite  
Qui vient sur ses pas,  
Rangez-vous bien vite,  
Ayez chapeau bas (*bis*)

*BARBIZIER*

Mais, notion que tu es, auras-tu bientôt fini avec tous tes a a ? Viens-tu ici pour adorer le divin Sauveur, ou viens-tu pour l'insulter ? Déguerpis, et au plus vite, car ta mise mondaine ne fera qu'irriter le bon Jésus, dame Marie et puis sire Joseph.

*LA COQUETTE*

Que dis-tu, vieux fou, je ne te connais pas. Je veux chanter, danser et rire, et m'amuser à ma fantaisie, entends-tu ?

*BARBIZIER*

Mais, notion que tu es, rentre dans toi-même, prends bien garde que le bon Dieu ne te fasse tomber son tonnerre sur la tête. Vois-tu bien ces éclairs comme des serpents de feu qui sont tout prêts à te dévorer ?

*LA COQUETTE*

Je ne crains rien ; laisse-moi passer, ou j'appelle mes gens.

*BARBIZIER*

Tu ne passeras pas. Ecoute le tonnerre qui redouble. J'ai pitié de ta pauvre âme.



**LA COQUETTE**

Laisse-moi passer... Laquais, à mon secours.

*(Dans ce moment la foudre éclate, la Coquette pousse un cri et tombe morte.)*

**BARBIZIER, SE SIGNANT**

Mon Dieu, mon Dieu, mes chères bonnes gens, que j'ai donc eu peur ! Voici un éclair qui m'a ébloui les yeux. Mon Dieu, il a donc fallu que le bon Dieu la tue pour lui apprendre à vivre... Te voici bien avancée maintenant, panne drôlesse ! Plaise à Dieu que tous les orgueilleux soient accommodés de la sorte.

## Scène XI — BARBIZIER, LE COMPÈRE ET NAITOURE

### *LE COMPÈRE*

Est-ce vous, Barbizier ? Qu'est-ce que vous faites encore ici à cette heure ? Mais, qu'est-ce que vous avez donc ?

### *BARBIZIER*

Qu'est-ce que j'ai ? J'ai que je viens de voir le diable.

### *LE COMPÈRE*

Le diable, oh ! Oh ! — Pour moi, je viens de faire votre commission à la Naitoure.

### *BARBIZIER*

Oh ! La Naitoure et puis le diable, c'est toujours à peu près la même chose.

### *LE COMPÈRE*

Tenez, la voici qui vient, la commère.

### *NAITOURE*

Eh ! bien, Barbizier, tout est prêt depuis longtemps. Voulez-vous bientôt venir avec le Compère ?

### *BARBIZIER*

Je suis tout prêt aussi, ma pauvre chère amie. Mais il nous faut rester ici encore un petit moment tous les trois pour voir tous ces gens qu'on entend venir par ici... Peuh ! Peuh ! Qu'est-ce que c'est que tout ce monde-ci ?

## Scène XII— LES PRECEDENTS ET LES MAGES

### *BARBIZIER, LE COMPÈRE ET NAITOURE CHANTENT ENSEMBLE*

Jésus, que j'ai le cœur transi (*bis*)  
Les petites gens que voici,  
Qui nous approchent !  
Prenez tous vos serpes,  
Moi je prendrai ma trique.

### *BARBIZIER*

*(Parlé.)*

Qui va là ? Que demandez-vous ?  
Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?  
Vous ne passerez pas plus outre.  
Voici la garde devant vous si vous n'avez envie d'en découdre,  
Allez-vous-en, retirez-vous.

### *LES ROIS MAGES*

*(Chanté.)*

Nous sommes rois d'Orient, (*bis*)  
Qui venons d'un cœur riant  
Dans la Judée,  
Pour adorer l'Enfançon  
Qu'avons vu en idée.  
Ne vous étonnez de rien, (*bis*)  
C'est un Ethiopien  
Qui ne recherche  
Qu'adorer à deux genoux  
L'Enfant qu'est dans la crèche.

### *BARBIZIER*

*(Parlé.)*

Sire Joseph, voyez-vous (*bis*)  
Si votre petit garçon dort,  
Qu'on le réveille,  
Voici des rois, des seigneurs,  
Qui lui apportent merveille.

*(Les rois font leur adoration)*

### *BALTHAZAR*

*(Chanté.)*

Sire, je suis Balthazar, (*bis*)  
Avec un humble regard,  
Voici la Myrrhe  
Qu'à votre mortalité  
J'offrirai la première.

### *GASPARD*

Du plus profond de mon cœur (*bis*)

J'offre une coupe d'odeur  
Sous l'assurance  
Que j'ai de la vérité  
De sa divine Essence.

**MELCHIOR**

Grand roi, je suis Melchior, (*bis*)  
Recevez de moi cet Or  
Que je vous offre,  
Car c'est du plus assuré  
Qui soit dedans nos coffres.

**BARBIZIER**

(*parlé.*)

Vous vous étiez entendus,  
Pour vous si bien accorder  
A votre offrande.  
Allez-vous-en, il est tard,  
Bonsoir, Dieu vous le rende.

## SCÈNE DERNIÈRE — BARBIZIER, LE COMPÈRE ET NAITOURE

### *BARBIZIER*

Compère, si vous voulez nous irons prendre tous les trois à la fois un petit morceau, et après, si vous êtes d'avis, nous irons à la Madeleine entendre le sermon qui sera prêché par Monsieur le Curé de...

### *LE COMPÈRE*

Je le veux bien, et puis après ?

### *BARBIZIER*

Après, il nous faudra aller au clocher toquer, sonner, carillonner toutes les cloches, et puis nous irons voir passer la procession générale.

### *LE COMPÈRE ET NAITOURE*

Allons, allons.

### *BARBIZIER*

Mais, avant de nous en aller, il nous faut dire encore un mot d'adoration à ce divin Enfant, ainsi qu'à sa divine Mère, et puis à Sire Joseph. Surtout, tâchons de bien nous accorder.

### *BARBIZIER, LE COMPÈRE ET NAITOURE CHANTENT ENSEMBLE*

Adieu vous dit,  
JESUS, JOSEPH, MARIE,  
Adieu vous dit, nous faut partir d'ici.  
Mais, croyez-moi, quittez votre écurie,  
Venez à Besançon,  
Nous avons, nous avons de très belles maisons.

### *LES BERGERS*

Allons tous à la crèche  
Entendre le sermon.  
C'est le Sauveur qui prêche  
Pour notre guérison.  
Nous avons tous besoin  
D'un médecin si sage,  
Et le remède n'est pas loin  
Pourvu que nous ayons le soin  
D'en faire un bon usage.

# Le sermon de la Crèche

## LE CURE

« Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. »

Ces paroles sont tirées du coffre de l'apôtre saint Paul, en son cabinet spirituel, chapitre 18.

Il y a longtemps, chrétiens auditeurs, que vous attendez un lopin de la parole du bon Dieu ; votre pauvre âme est comme une boubotte (une huppe) dans un trou de muraille, qui attend qu'un oiseau apostolique lui vienne apporter une bouchée de remontrances. Touché de la longue durée de votre prévarication, je suis venu ici pour vous présenter une laiche trempée dans la sauce à l'orange des eaux spirituelles. Mais peut-être que ce mot de sauce à l'orange vous rebute, chères victimes de la mortification, vous qui avez tiré du robinet de votre gosier les douceurs et les délices de ce monde pour boire à grands coups le ratafia de la misère dans le gobelet de l'abstinence.

Vous croirez peut-être que je suis venu avec le canon de la friandise et la carabine de la sensualité pour extirper le tampon de la sobriété que vous avez planté profond dans votre conscience. Ce n'est qu'un aliment tout spirituel qu'il vous faut ; accoutumés de distiller la quintessence des sucreries de la vertu et le sirop de la piété vous ne pourrez pas fournir à ces corvées enthousiasmiques, ces vapeurs mitonnées de dévotion qui font cabrioler votre cœur dans le petit sentier du paradis par le plat choisi de l'amour de Dieu. Ce n'est donc qu'une nourriture toute spirituelle qu'il vous faut. Attendez un moment, je vais vous faire une instruction dans la casserole de la pénitence, qui sera bien marinée et bien assaisonnée.

Si vous faites pénitence, vous serez tous sauvés, tant mieux ! C'est le sujet de mon premier quartier.

Si vous ne faites pas pénitence, vous serez tous nettoyés, tant pis ! C'est le sujet de mon second quartier.

Tant mieux, tant pis, c'est tout mon dessein et ce qui doit faire tout le sujet de vos attentions.

Grand saint Hubert, vous qui êtes le patron de tous les chasseurs, mettez le limier de ma mémoire sur la piste de quelques vérités frappantes, afin que je puisse faire sortir quelqu'un de ces gros marçassins des broussailles de l'iniquité.

## PREMIER POINT

Un jour que saint Augustin avait sucé la petite fiole de la grâce, et que le bon Dieu lui avait mis les yeux sur les viscères éternelles, il s'écria : Seigneur, vous nous avez tous créés et mis au monde pour vous posséder ; mais notre cœur fera toujours tic tac comme le pendule d'une horloge, jusqu'à ce qu'il soit embrayé dans le repos solide qu'on ne trouve que dans vous : *« Tu nous a faits pour toi, Seigneur, et inquiet est notre cœur jusqu'à ce qu'il repose en toi. »*

Voilà le chemin, voilà la borne, voilà le terme de notre vie et de nos actions ; il faut par conséquent prendre le chemin qui y conduit, et ce chemin c'est la pénitence : « Si vous n'entrez pas la pénitence, tous semblablement vous périrez. » Si vous n'entrez pas dans le petit sentier de la pénitence, vous vous égarerez tous et vous irez infailliblement vous plonger dans le canon de la vengeance du bon Dieu.

Nous sommes donc tous dans l'obligation de faire pénitence, premièrement comme pécheurs d'origine et de naissance, par la sentence de notre condamnation ;

secondement comme chrétiens, par les engagements de notre état ; troisièmement, comme pécheurs de malice et d'inclination.

Il faut engrainer ces réflexions dans la trémie du moulin du mystère apostolique.

Quand le bon Dieu planta dans le paradis terrestre le pied cornier du genre humain, c'est-à-dire notre grand-père Adam, il lui défendit de manger du fruit de la science du bien et du mal. Lucifer, qui s'était voulu percher tout au sommet du paradis pour s'asseoir vis-à-vis le bon Dieu, et que l'archange Michel avait chassé, ce pe diable de démon s'enfila dans une peau de serpent pour venir tenter la femme d'Adam, qui s'amusait à greviller par terre. Eve qui était une tête folle se laissa embobiner, elle cueille une pomme de cet arbre défendu, en prend la moitié et puis donne l'autre moitié à Adam qui n'en voulait point ; mais elle le secoua tant qu'il en mangea.

Le voilà donc désobéissant et prévaricateur ; sa conscience est toute vidée, son âme est toute embarbouillée d'iniquité et son cœur tout rongé des vers par le péché. Le tronc de l'humanité calciné, les bourgeons ne sauraient manquer de s'en ressentir ; un père prévaricateur n'engendre que des enfants coupables, une racine corrompue ne peut produire que des fruits pourris. Adam nous a donc donné le chantelot de la prévarication, c'est pourquoi nous naissons semblables à lui, c'est-à-dire avec le grésillon<sup>1</sup> du péché originel : « *Adam t'engendra à son image et similitude.* »

Oh ! Malheureuse contagion ! Tu nous as pétri une fournée de misères qui nous calcine jusqu'à la moelle des os, pour nous punir de notre révolte contre le bon Dieu. Conçus dans le péché, nous naissons pour la pénitence et notre âme, tout en entrant dans le bregi (l'écurie des moutons) de la nature, se voit condamnée à la mort éternelle, ou bien à une vie fourrée de mortification. Notre cœur n'est pas plutôt formé qu'étant devenu la monture de la volupté qui le galope ; la pénitence lui doit donner la bride en main des maux et des souffrances. A grand'peine nous avons cassé la coquille de notre naissance que les premières secousses de notre cœur c'est de gémir, la première besogne de nos yeux c'est de pleurer.

Enfin notre naissance, notre vie et notre mort, tout n'est qu'une tapisserie de tribulations. Il semble que tout mette ensemble contre nous pour nous calciner la peau et les yeux de misères. Les années se renversent et se culbutent les unes dans les autres : tantôt l'hiver s'emmêle dans l'été, tantôt l'été s'emmêle dans l'hiver ; tantôt une gelée vient qui nous détosse (nous sèvre) en un seul matin et nous met de chambrée avec les grenouilles (nous prive de vin et nous fait boire de l'eau), tantôt la grêle vient battre nos blés avant que nous n'ayons mis en grange ; tantôt la terre nous refuse du pain et tantôt le ciel nous refuse de l'eau. Enfin les guerres et les révolutions, tout nous annonce que nous sommes les anathèmes de l'univers.

Refuse donc de faire pénitence, race criminelle, va-t'en encore te souiller dans l'auge de la volupté, toi qui es destinée par ton péché à te rouler toute ta vie dans les ronces et les épines de la mortification, va-t'en donner au travers des danses et des délices de ce monde, toi qui es destiné par ton péché originel, à passer toute ta vie sur le cheval de bois de la pénitence. Et toi, misérable paresseux, féniant de profession, que tu ne fais rien que de broyer toute la nuit mille bêtises dans ta tête avec le pilon de l'oisiveté, prends tes yeux à ta main et va-t'en lire ta condamnation : « *A la sueur de ta face tu mangeras ton pain.* » Et toi, déchet de l'humanité, qui fait tant le beau, qui vante tant ton esprit, ta subtilité et ta savantise, dans le fond tu n'es qu'un bourgeon d'Adam, et la sentence te met aussi bien que les autres une pioche à la main pour gagner ta vie à la sueur de ton front : « *A la sueur de ta face, tu mangeras ton pain.* »

---

1. Tranche de pain que la personne qui offre le pain bénit un dimanche à l'église passe à la suivante. Prend le sens d'une transmission quelconque.

Oui, qui que vous soyez, voilà votre arrêt, voilà votre condamnation. Elle est irrévocable, le bon Dieu même l'a prononcée. Elle est juste, la justice même l'a dictée, et en l'exécutant fidèlement, nous méritons la grâce du bon Dieu.

Accroupissons-nous donc sous la main toute-puissante du bon Dieu qui nous secoue : *Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu.* Mettons notre âme dans la passoire de l'humanité, et levons les yeux et les mains vers le ciel, pour tirer le dousil de la miséricorde du bon Dieu et disons-lui du plus profond de notre cœur : Seigneur, nous sommes empâturés dans la misère, et nous sommes dans les souffrances jusqu'au cou, mais c'est bien fait, nous mériterions qu'on nous tue pour nous apprendre à vivre : *J'ai mérité de souffrir tout cela.* Nous sommes tous coupables, nous avons tous mordu dans la pomme d'Adam ; nous sommes les chardons poussés dans les sombres (jachères) de l'iniquité : « *Voilà que dans l'iniquité j'ai été conçu, et dans le péché ma mère m'a porté.* »

Voilà l'effet du péché originel, et le premier motif de notre pénitence : je vais vous faire voir l'effet du péché actuel et le second motif de notre pénitence. Encore une pincée de votre attention, je ne serai certes pas long.

## SECOND POINT

Le péché originel nous met sur le cœur l'obligation de passer dans l'alambic de la tribulation pour distiller de la liqueur de rémission sur notre âme : cette obligation est commune à tout le monde, et elle comprend nous tous jusqu'à la dernière fourmi de la génération d'Adam ; mais l'obligation de laver notre conscience avec l'eau de lessive de la pénitence, quand nous l'avons noircie avec le cambouis du péché actuel, cette obligation nous est personnelle, elle prend racine à la maison, c'est votre affaire particulière ; elle est dans votre cervelle, elle est dans la mienne.

Rentrons dans notre cœur, et tournons dans le cercle de notre vie. Grand Dieu ! Quel monceau de prévarications qui sont semés d'iniquité ! Tous nos membres sont distendus de crimes et de péchés, notre âme est plus sèche que de l'amadou et notre cœur plus sec que du brési (viande de vache fumée dans la cheminée de montagne). La concupiscence nous a traîné sur les cailloux de la corruption avec le lien de la volupté. Depuis notre première naissance, depuis le moment que notre intelligence a commencé à tirer ses cornes, que la barbe de nos esprits, c'est-à-dire la raison, a commencé de tressir, la malice s'est juchée dans notre cœur, la dépravation s'est jetée dans notre volonté.

A mesure que nous avons avancé en âge, nous avons fait affront, nous avons percé de trous, nous avons déchiré la robe de l'innocence, pour nous revêtir des culottes de l'iniquité ; nous avons craché cette eau salubre, cette eau que le ministre du Seigneur nous avait mise dans la gorge en nous baptisant, nous avons changé, nous avons tourné en imposture les promesses que nous avons faites dans notre baptême et nous avons enraciné dans notre mur sept autres démons qui sont encore plus diables que les premiers, de façon que notre état est plus pire, et que nous sommes bien plus mal soignés que devant notre baptême. *Leur dernier état devint pire que le premier.*

Oui, qui que nous soyons, voilà notre conduite, et notre vie est toute semée d'iniquités : la suie de votre péché étouffe votre âme et la fumée monte jusqu'au ciel pour demander vengeance contre vous. Le démon n'attend plus que la sentence de votre condamnation pour vous trainer dedans ses chaudières. Vous en faut-il davantage pour vous déterminer de faire pénitence ? Qu'attendez-vous de vous mettre en marche ? Faut-il un fregon (perche à remuer le feu dans le four à pain) pour vous remuer la conscience ? N'êtes-vous pas fourvoyés de mener la conduite que vous tenez ? N'avez-vous pas peur de faire la culbute, comme tant d'autres qui ont mené une vie bien mieux réglée que la vôtre ? Reprenez donc vigueur, et rappelez-vous les miséricordes du bon



Dieu, qui ne veut pas vous perdre, pourvu que vous reveniez à lui. Il vous tend les bras ouverts. Armez-vous de confiance pour combattre tous les diables de l'enfer.

Rappelez-vous le courage de ce grand saint Antoine, qui en a confondu des millions, et qui n'avait pour toute arme qu'une petite croix de bois, avec laquelle il les estropiait tous, et ce qui leur donna encore plus de terreur, c'est quand il s'écria de toutes ses forces et tant il avait de gorge : « *Seigneur, aie pitié de moi !* » Faites comme lui, faites voir que vous prenez toutes les croix en patience, mettez-les toutes en un paquet pour en faire votre profit en temps opportun, et dites souvent avec le saint : « *Seigneur, aie pitié de moi !* » Et quand vous auriez tout l'enfer après vos trousses, vous le mettriez en déroute.

Il faut pourtant vous défier de ces sept diables capitaux. Ne méprisez et ne vous battez avec aucun, car vous pourriez bien en porter les plaies en ce monde-ci, et peut-être les multiplier dans l'autre.

L'avarice est détestable dans la société des hommes ; il ne faut pas pourtant prodiguer votre bien mal à propos ; mais usez-en suivant Dieu et raison, et surtout assistez les pauvres dans ces années-ci, ce sera du semé pour l'autre monde, que vous serez bien aise de trouver un jour. Il n'y a rien de plus beau que la charité dans cette vie, et rien de plus rentable pour l'autre.

Ne portez envie à personne sur ses avantages, soyez aussi content du bien qui arrive à vos ennemis, tout comme à vos amis. Prenez bien garde de dire du mal de personne, car la médisance est le crime le plus contraire à l'humanité ; quand une fois on a lâché une médisance contre son prochain, elle fait plus de chemin que les quatre vents quand ils courent bien fort ; son mal est irréparable, j'en ai fait la funeste expérience.

Il vaudrait mieux tout ôter à votre frère et le dépouiller de tous ses biens que de lui porter préjudice dans sa réputation. Quand on perd du bien on en retrouve, mais pour de l'honneur on n'en vend point dans les marchés, non plus que dans les foires ; celui qui en a, c'est pour lui, il doit le conserver comme le trésor le plus précieux, mais la calomnie l'enlève toujours avec l'impossibilité de la restitution.

Que la sobriété marche toujours avec vous, et que l'intempérance ne perde pas votre âme et votre cœur, afin qu'il ne soit pas obligé de manger des crapauds et des serpents, et de boire de l'huile bouillante dans ces jours de ténèbres, où les friands seront régalez à proportion des gourmandises qu'ils ont faites sur la terre. Il vaudrait bien mieux n'avoir mangé que du pain sec, n'avoir bu que de l'eau, plutôt que de se voir régaler comme je vous le disais.

Personne de vous, mes chers auditeurs, qui me faites l'honneur de m'entendre, n'ignore combien la continence est recommandable pour entrer dans le paradis, puisqu'une seule pensée, un attouchement, une curiosité, la moindre liberté contre la sainte vertu de pureté vous damne à tous les diables. Oh ! comme vous les faites aises et combien ils sont réjouis quand vous vous rendez esclaves de ce maudit vice, qui en damne plus à lui tout seul que tous les autres à la fois ! Que les garçons laissent donc les filles cajoler ensemble, et que les filles laissent de même les garçons ; tous ces méli-mélo ne valent rien du tout ; il faut que chacun aille avec chacun et que chacune aille avec chacune, encore faut-il prendre garde à son compagnon ou à sa compagne, car s'ils ont la moindre tache de ce maudit vice, il faut les laisser aller tout seuls. Ecoutez-moi bien tous, car le bon Dieu n'entend pas raillerie là-dessus au moins ! Prenez garde que dans tous vos badinages vous fassiez la moindre atteinte à la sainte vertu de pureté.

Dans la société civile, il n'y a rien de plus beau qu'un homme prudent et retenu, au lieu qu'un emporté, qui se fâche pour la moindre bagatelle est non seulement indigne de la compagnie des hommes, mais il perd son âme en enrageant dès cette vie.

Apprenez à souffrir, à l'exemple de notre divin Maître, qui a montré tant de douceur dans sa mort et passion, lui qui était le plus innocent de tous, et sans la moindre tache que celle de vos péchés. A son exemple, apprenez à supporter les autres comme il faut vous supporter vous-mêmes si vous faites ce que je vous dis, rien de plus beau que votre conduite.

Il n'y a point d'état dans la vie où on ne soit obligé de s'occuper, soit pour se rendre la vie plus agréable, ou pour ne pas se rendre esclave de ce maudit vice d'oisiveté, qui entraîne une infinité d'autres vices.

Puisque donc qu'au jour du Jugement dernier il faudra que vous rendiez compte jusque d'une parole oiseuse, quelle raison pourrez-vous apporter de tant de temps si mal employé ? Les besoins de vos familles, de vos états, qui que vous soyez, exigent vos occupations ; et en les remplissant fidèlement, vous mériterez la gloire éternelle qui le bon Dieu promet à tous les justes ; c'est ce que je vous souhaite à tous.